

NOUVELLES VAGUES

Média libre et participatif des étudiant.e.s de la Sorbonne Nouvelle

MoDERNiTE

Numéro 12



Numéro 12

MoDERNiTE

Média libre et participatif des étudiant.e.s de la Sorbonne Nouvelle

NOUVELLES VAGUES

Rédaction en chef :

Camille Belot, Marie-Amélie Huard de Jorna, Inès Tourdille

Rédacteurs et rédactrices :

Camille Belot, Maëleen Bonmarin, Adrien Chupin,
Valentine L. Delétoille, Emma Flacard, Albien Gakegni,
Lorraine Gehl, Marie-Amélie Huard de Jorna, Loan Peuch,
Adélaïde Plancoulaine, Galaad Saussey--Even, Inès Tourdille

Illustrations :

Pierre-Lou Quillard
(sauf mention contraire)

Photographies :

Emilie Dumesny, Simge Kocturk

Relectures :

Maëleen Bonmarin, Adrien Chupin

Graphisme :

Inès Tourdille, Camille Belot

Couverture : Adélaïde Plancoulaine

Dernière page : Pierre-Lou Quillard

Parution : juillet 2019

impression écoresponsable et éthique

<https://nouvellesvagues.blog>

Nouvelles Vagues - journal & blog

Média libre et participatif des étudiant.e.s
de la Sobonne Nouvelle

journalparis3@gmail.com

Soutenu par le FSDIE
Fonds de Solidarité et de Développement
des Initiatives Étudiantes


UNIVERSITÉ
SORBONNE
NOUVELLE
PARIS 3
Membre de l'Université Sorbonne Paris Cité



An aerial photograph of a city street. A tram is visible in the upper left, moving along a track. Pedestrians are walking on the sidewalks. The street is paved with cobblestones. The overall scene is a high-angle view of an urban environment.

La modernité se ressent-elle comme la voie (ou la voix) d'une évolution ? "Nous allons moderniser ..." sonne un peu comme un but à atteindre. Et combien de fois l'avons-nous entendu ? La "modernité" traduirait donc un souhait cher à l'Homme, presque inévitable et attendu. La modernité se perçoit aussi comme un constat. Des évolutions aux améliorations (certains se demanderont si elle le sont toujours ?) en passant par de nouvelles créations et autres inventions quelles qu'elles soient, sont observées avec autant d'yeux curieux. Observons ce passé qui se délaisse de sa période pré-moderne. Le changement s'inscrit alors dans la rétrospective.

Soulever le premier tapis d'idées et elle en émergera aussitôt, la modernité se veut omniprésente. Elle s'impose aux projets, reformule les théories, façonne l'art, joue sur les mots et ne se contente plus de Proust ou Valéry. Tel un écho au présent toujours en mouvement, elle prend place dans chaque quotidien. La modernité est "être".

Elle est la cause et la conséquence de tant d'actions. S'adjoignant une autre caractéristique, celle d'outil, elle devient un moyen, celui nécessaire à la concrétisation d'un

objectif. La modernité est capable de choquer, heurter les habitudes ancrées, c'est une énergie. Ses résultats se parent d'ailleurs de bon nombre de qualificatifs ou du moins de réactions. Utiles, innovants, révolutionnaires ... Ou leur contraire feront tout aussi bien l'affaire.

La modernité a la faculté de suivre l'Homme ; l'inverse quant à lui s'avère tout aussi remarquable. Grandissant avec lui, s'immisçant dans son environnement, elle devient "avoir". La modernité a ce quelque chose qui désormais naît sans que l'on ne s'en rende compte, sans que l'on puisse toujours l'arrêter. Energie sans cesse renouvelée et malléable, elle devance le présent pour mieux nous accueillir, nous surprendre, mais aussi nous aider, ou pas.

Quelle modernité souhaitons-nous à présent ? La modernité est partout, pas toujours visible, mais en prenant le temps de l'observer, l'expérience nous ouvre quelques portes sur l'utile, l'agréable, l'émerveillement, le développement, le progrès, passés, présents ... Et pour vous, quelle est votre modernité rêvée ?

L'équipe de Nouvelles Vagues

INTERVIEW

de Tumba Shango Lokoho par Galaad Saussey--Even

POUVEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER EN QUELQUES MOTS ?

Je suis Tumba Shango Lokoho, je suis maître de conférence de Littérature Générale et Comparée, avec la spécialité "Études littéraires francophones". Je suis le directeur-adjoint du département de Littérature Générale et Comparée.

QU'EST-CE QUE LA MODERNITÉ POUR VOUS ?

Au cœur de la Modernité telle qu'elle est pensée à partir du 18ème siècle, c'est la Raison. La Raison scientifique, technologique, philosophique, historique. Et donc, c'est aussi l'époque où, au-delà des grandes découvertes et grandes transformations, il y a aussi les grands conflits d'idées. Je pense à la Révolution Française, qui bouleverse tout. Et au point de vue littéraire et esthétique : la querelle des Anciens et des Modernes. Il y a aussi les Lumières. Le luthéranisme, du point de vue de la religion, qui remet en question la « raison théologique » traditionnelle. Mais, il y a aussi cette question de l'affirmation du sujet, de son émancipation par rapport à un certain nombre de penseurs dans l'Histoire. Et puis la Modernité, si on veut l'incarner à travers des figures, au-delà des Lumières, c'est Descartes et ses successeurs : Hegel, Kant, etc. Toutes ces figures-là l'incarnent ou la pensent. Il y a aussi Baudelaire, pour ce qui est de la littérature et de la poésie.

QU'EST-CE QU'UNE LITTÉRATURE MODERNE ?

Ce qu'il se tramait au moment de la querelle, c'est le rapport au passé érigé comme la norme et qui, pour les Modernes, figeait la littérature. Ce qui débouche justement sur le Romantisme, où il y a cette idée du passager et de l'éternité. C'est cela qui fait la modernité. Mais ce qui fait aussi la modernité c'est cette conscience qu'elle augure une ère nouvelle. La modernité en littérature s'entendrait de toutes les manières d'écrire qui rompent avec la tradition. La poésie de Baudelaire par exemple ou Lautréamont, que j'adore. À partir de là, les cadavres, la vie quotidienne, âpre et dure, rentrent dans la littérature. C'est une esthétique de la rupture, de la transgression.

QU'EST-CE QU'UN ENSEIGNANT MODERNE ?

(Rires) C'est une question terrible ! On a l'image de l'enseignant qui professait une parole incontestable et que l'élève recevait cette pensée comme parole d'évangiles. Ça a fonctionné pendant longtemps comme ça mais, mai 68 a bouleversé ce rapport-là. Pour moi, un enseignant, c'est celui qui est frappé du sceau de l'ouverture d'esprit. J'aime toujours cette image que je donne, de l'enseignant comme béquille. Les béquilles, on s'en sert pendant un temps quand on a eu un accident. L'enseignant moderne, c'est celui qui permet d'offrir un certain nombre de repères dans sa matière à ses étudiants et puis les laisse libre d'aller au-delà, de laisser tomber ces béquilles-là. C'est ça ma conception de l'enseignant, qui est directif sans l'être et qui laisse cette liberté à ses étudiants de pouvoir exprimer qui ils sont, et faire sortir ce qu'ils ont de plus profond en eux-mêmes.

PARIS 3 EST-ELLE MODERNE ?

(Rires) Vaste question. La naissance de Paris 3 a coïncidé avec la sortie de mai 68 et avec la rupture de la Sorbonne ancienne. Et l'idée au départ était : « la nouveauté, la modernité, la Sorbonne Nouvelle ». Je crois que cet idéal s'est fracassé devant le mur des réalités. Il y a des initiatives qui essayent de sortir de la tradition universitaire pour introduire des expériences nouvelles de partage avec les étudiants. Mais, on a oublié cet esprit-là, novateur, qui s'est déplacé vers Paris 8, où il y a des innovations pédagogiques, universitaires. Paris 3 a gardé un peu de cet esprit-là mais on est retombé dans ces pratiques anciennes malgré tout.

ET VOUS, VOUS ÊTES MODERNE ?

(Rires) Je me pense comme décadent. Non je plaisante, je me pense plutôt trans-moderne. Je dis ça parce qu'en moi, il y a deux esprits. Un esprit espiègle, qui me dit « il faut jouer des tours aux gens » et l'autre qui dit « il faut être raisonnable ». C'est pourquoi je dis que je suis décadent. Parce qu'on m'imaginerait être raisonnable mais je ne me pense jamais comme un être raisonnable. Nous sommes à l'ère du sérieux et très souvent ça me barbe. J'aime être vraiment simple. S'il ne tenait qu'à moi d'ailleurs, l'enseignement, ça serait vraiment un véritable foutoir, sauf que l'université ne permet plus que ce soit comme ça. Je suis pour un foutoir de l'enseignement.

Pour un réveil écologique

Nous pouvons parler de progrès dans bien des domaines : technique, artistique, juridique ; il est indéniable que l'homme évolue. Mais pour combien de temps ? La modernité telle que nous la concevons a un coût et notre société continue de capitaliser sur les ressources naturelles malgré les sonnettes d'alarmes tirées par de nombreux scientifiques. Face à ce défi, des voix se sont élevées, parmi elles, celles d'étudiant.e.s qui ont lancé en septembre 2018 Le Manifeste Étudiants pour un Réveil Écologique. Une idée d'étudiant.e.s d'HEC et Polytechnique et rédigé avec l'École Normale visant à attirer l'attention du gouvernement et des grandes entreprises sur la question de la transition écologique. Afin de mieux comprendre les enjeux et rouages d'une telle initiative, Nouvelles Vagues a rencontré deux membres de l'équipe, Julien Gasc et Théo Miloche.

« À quoi cela rime-t-il de se déplacer à vélo, quand on travaille par ailleurs pour une entreprise dont l'activité contribue à l'accélération du changement climatique ou de l'épuisement des ressources ? »

C'est l'exemple du Manifeste que nous cite Julien. Lorsqu'on questionne les deux jeunes hommes sur les raisons du projet, la contradiction de nos modes de vie paraît en être l'un des moteurs les plus importants. « On est beaucoup à avoir ses convictions écologiques qui ne sont pas forcément enseignées et une fois qu'on rejoint le marché du travail on risque d'être amené à travailler dans des entreprises qui vont à l'encontre de ces valeurs-là. » nous explique Julien. Car oui, le but de ce Manifeste est de proposer aux étudiant.e.s, dans un premier temps, de s'engager et de montrer son engagement en devenant un des 27 000 signataires, et dans un second temps de démarcher des grandes entreprises, ainsi que les représentant.e.s de l'enseignement supérieur afin d'intégrer la question environnementale dans notre quotidien d'étudiant.e.s.

« On s'est dit qu'il ne fallait pas que cet appel, ce cri d'étudiant.e.s, reste lettre morte et qu'il fallait transformer l'essai et que ce message soit véritablement entendu par les parties prenantes concernées. »

Tel que nous le précise Julien lorsqu'on l'interroge sur le fonctionnement du Manifeste. En effet, l'équipe se divise en deux pôles : enseignement et entreprise. Ces

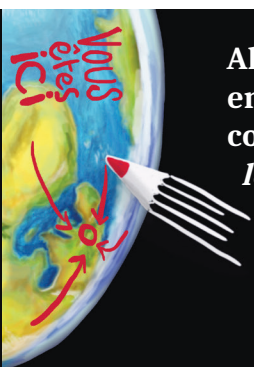
deux versants d'une même lutte suivent chacun une stratégie méticuleuse afin de faire entendre les voix des signataires. Et d'ajouter : « Au pôle entreprise on s'est fixé l'objectif de relayer ce message-là auprès de grandes entreprises. Pour l'instant on a vu que les grosses entreprises du CAC 40, des cabinets de conseils, etc. » Le pôle enseignement met en œuvre une stratégie de *top-down* : d'une part ils attirent l'attention des responsables de l'enseignement supérieur sur la nécessité d'une formation à la transition écologique ; d'autre part ils font participer les signataires en mettant à leur disposition une « boîte à outils » leur permettant de pousser l'administration à intégrer au sein de leurs cursus une formation sur la transition écologique. Théo Miloche nous explique : « Deux axes sont utilisés pour l'enseignement : une approche macro où on utilise l'attention particulière qu'on a retenue grâce à la mobilisation autour du Manifeste pour aller porter le message à des acteurs institutionnels qui ne sont pas forcément confrontés au quotidien à ce genre de réflexion et donc notamment du côté des ministres [...] et aussi certaines grandes entités comme la conférence des grandes écoles, conférence des universités, la commission des titres d'ingénieur, ... ». Il ajoute : « il faut que la pression pour l'évolution des enseignements en faveur de la transition écologique vienne de toute part, donc on a ce côté institutionnel qui viendrait du haut et une autre approche plus micro où on a tout un réseau de signataires. Le but c'est d'aller les mobiliser pour qu'ils créent de petites antennes dans leurs écoles et aillent solliciter les responsables académiques pour faire évoluer les programmes ». Quant à la boîte à outils il s'agit d'un « ensemble de documents, de lettres, pour faciliter l'engagement de cette action au niveau d'une école pour que les personnes sachent les étapes à entreprendre, [...] car cela peut prendre du temps de tout rédiger. » nous explique Théo.

« Il faut inciter chacun à se mobiliser parce que ça va être notre génération qui va être attaquée plus durement par ce qui est fait maintenant [...] il faut se mobiliser pour interpeller les leaders économiques, politiques et de l'enseignement pour faire évoluer les choses en faveur de la transition écologique. »

C'est le message que souhaite faire passer Théo aux étudiant.e.s.

Alors si vous aussi vous avez l'impression d'être sans cesse en contradiction avec vos engagements, ou que vous êtes curieux ou admiratif d'une telle démarche vous pouvez commencer par signer le Manifeste directement sur le site : <https://pour-un-reveil-ecologique.fr/index.php> et vous renseigner en consultant les sources mises à dispositions. Le progrès c'est la reconstruction et elle commence maintenant.

Maëleen Bonmarin



VIE ETUDIANTE

DU VERT À LA SORBONNE NOUVELLE

Emma Flacard & Maëleen Bonmarin

Fondée en Novembre 2018 par Sophia Chhor, cette jeune association a pour objectif principal de sensibiliser des étudiant.e.s de la Sorbonne Nouvelle sur les enjeux écologiques et surtout à l'urgence environnementale d'aujourd'hui.

QUELLES SONT LES ACTIONS PROPOSÉES PAR L'AREP ?

Si l'objectif premier est la sensibilisation à la cause écologique, l'AREP ne s'arrête pas là, et voit plus loin pour les étudiant.e.s avec « des actions, des partenariats, notamment professionnels » nous explique Sophia. « On souhaiterait suivre le Manifeste étudiant pour un réveil écologique et donc permettre aux étudiant.e.s de s'insérer dans un milieu professionnel éco-responsable par le biais de partenariats et à terme proposer des stages, des alternances. ».

Peut-être avez-vous remarqué pendant le Festival de la Création étudiante les bouteilles étiquetées « oui » et « non » sur le parvis ? Il s'agit du sondage à mégots, qui permet d'adresser une question assez générales aux étudiant.e.s (« Le capitalisme peut-il être écologique ? ») sur une feuille de papier. La réponse consiste à jeter son mégot dans l'une des deux bouteilles. Les mégots, nous apprend Sophia, sont ensuite collectés et envoyés à l'association Green Minded, chargée de les recycler et de les transformer, par exemple en plaquettes de PVC pour la construction de bâtiments. D'autre part, l'AREP organise aussi des conférences, en partenariat avec l'association écologique de l'ENS Ulm, un vide-dressing à l'université, des paniers de fruits et légumes issus de l'agriculture biologique, *Sorbio* et soutient aussi les manifestations hebdomadaires pour le climat.

COMMENT S'ENGAGER ?

Au fil des discussions avec les représentantes de l'association, plusieurs thématiques se sont imposées : le peu d'initiative environnementale de la part de l'université, la nécessité de réunir les étudiant.e.s autour d'ateliers, de groupes de discussions traitant du « problème environnemental », et le besoin de promouvoir une forme d'action directe, par exemple en organisant des départs groupés depuis Censier pour les « vendredis verts » - des grèves étudiantes qui appellent à lutter contre l'inaction gouvernementale face au réchauffement climatique. Pour elle « c'est important que Paris 3 soit représenté ». Des groupes de réflexion sont ainsi organisés les matins des manifestations, et un départ groupé est mis en place.

Selon Sophia « il y a une différence entre être écolo et être militant. Tout le monde est écolo à sa manière, à son échelle, tout le monde essaye de faire ce qu'il peut, mais je pense qu'on n'est pas encore à la mesure de l'urgence climatique [...] ». Alors si vous avez envie d'en savoir plus ou de les rejoindre, la présidente de l'AREP est formelle : « aucune expérience n'est requise, on encourage le plus de gens à venir nous parler, à s'engager ».

Pour contacter l'association : areparis3@gmail.com

Page facebook : [@Areparis3](https://www.facebook.com/Areparis3)

Retrouvez aussi l'interview de l'AREP par Albien Gakegni sur le blog :

NOUVELLES VAGUES : QUELS SONT VOS PROJETS ACTUELS, NOTAMMENT POUR LE NOUVEAU CAMPUS DE LA SORBONNE NOUVELLE ?

AREP : *Pour le campus Nation, nous avons l'intention de demander l'autorisation de mettre en place un compost et si possible un jardin partagé. C'est un travail de long terme qui nécessite impérativement que nous travaillions en collaboration avec l'administration, pour l'exploitation de l'espace. C'est primordial que ce nouveau campus, encore en construction, se mette au pas du futur. Rendre meilleur les conditions d'études dans une université passe à la fois par l'amélioration des locaux en fonction du confort des étudiant.e.s et aussi celle de la question écologique.*



CINEMA

Dans un building tout de verre et d'acier monsieur Hulot se perd entre les étages et les vitres d'où je vois la ville à l'envers ; il passe accidentellement d'un palais des glaces à un autre promettant un nouveau monde, le monde moderne des portes qui claquent silencieusement. Gudule, viens m'embrasser et je te donnerai un frigidaire, un joli scooter, un atomixer et du Dunlopillo !

Avec 50 000 m² de béton, 12 000 m² de glace et 4000 m² de plastique : bienvenue à New York ? Non ! Bienvenue à Paris ? Presque ! Bienvenue à Paris par Tati – mieux connu sous le nom de Tativille : la visite commencera à la sortie de l'aéroport avec le salon d'exposition des arts ménagers et se poursuivra par la soirée d'inauguration du Royal Garden. Voyage dans l'espace(s) mais aussi dans les temps (modernes), *PlayTime* et ses immeubles sur roulettes présente une image critique de la modernité qui lui est contemporaine ; et où en est-on aujourd'hui ?

Godard faisait de la science-fiction sur Paris en 1965 avec *Alphaville* et Tati faisait construire un Paris *supermoderne* pour en faire la satire dans un

film qui sortira deux ans après ; en fin de compte l'enjeu est similaire, les deux cinéastes soulignent les mutations de la société et de l'urbanisme dans un même mouvement de controverse de la culture visuelle de leur présent. C'est ainsi par le biais de l'architecture qui domine le son et l'image, plus importante que les personnages ou que l'histoire, que se construit l'espace qui donne le sens (et aussi tout l'humour) de *PlayTime* – ou peut-être plutôt *Playground*. « Il y a des types qui sont prisonniers de l'architecture moderne parce que les architectes les ont obligés à circuler d'une telle façon, toujours en ligne droite. » disait Tati. Jacques Tati, cinéaste de la modernité – d'un point de vue cinématographique – qui critique la modernité – d'un point de vue sociétal – (se) jouant de l'architecture moderne pour parodier un nouveau monde en pleine croissance qui ressemble encore beaucoup au futur, ou c'est-à-dire plutôt à aujourd'hui : le casse-tête de la modernité ! Pour *PlayTime*, Jacques Tati – avec Eugène Roman, le chef décorateur, et toute l'équipe – a effectué des repérages sur les chantiers de Belgrade, a visité des usines de voitures à la pointe de la technologie à Munich, a fait reconstruire l'aéroport d'Orly. Le

NOUVELLE NOUVELLE VAGUE

Watching list de la modernité après la modernité

Renouveau du cinéma français, ce mouvement qui n'en est pas vraiment un apporte une touche d'euphorie dans le paysage cinématographique contemporain. Bien que rien ne relie rationnellement ces films entre eux – ni avec la Nouvelle Vague ; et il peut être bien paradoxal de parler de nouvelle Nouvelle Vague – ils portent tous pourtant ce regard tout à fait singulier et insolite sur le monde contemporain et la jeunesse qui l'habite. Rafraîchissante, la Nouvelle Nouvelle Vague reconfigure les codes du septième art avec une mise en scène audacieuse qui s'amuse de la société : un cinéma abracadabrant qui met souvent au premier plan l'absurdité des choses. Impossible de faire une liste exhaustive ou objective et difficile de savoir qui (ou quoi) inclure, ainsi je me contenterai de conclure par la phrase écrite en couverture du numéro 688 des Cahiers du Cinéma qui mettait en avant cette Nouvelle Nouvelle Vague : *Jeunes cinéastes français on n'est pas morts !*

LA FILLE DU
14 JUILLET
DE ANTONIN
PERETJATKO

Parce qu'on a bien
de la chance que les
vacances n'aient pas
été avancées d'un
mois.

LA TRILOGIE
GROENLANDAISE
DE SÉBASTIEN
BETBEDER

Pour voir Paris vu
par des Inuits et
puis le Groenland vu
par des Parisiens, à
travers une aventure
cinématographique.

LA BATAILLE
DE SOLFÉRINO
DE JUSTINE
TRJET

Pour revivre le
deuxième tour
des élections
présidentielles de
2012
(ou pas).

LES RENCONTRES
D'APRÈS MINUIT
DE YANN GONZLEZ

Parce que la musique
de M83, parce que les
acteurs, parce que
la lumière ... parce
que c'est un film
magnifique en fait !

How do you say *drugstore* in french ?

drugstore est directement inspiré des peintures d'Edward Hopper et la poignée de porte du Royal Garden est celle de *Specta Films*. Le quartier de la Défense n'est pas encore debout, la construction de la tour Montparnasse n'a pas encore commencé. L'architecte Jean Nouvel dira plus tard : « Je pense souvent que Jacques Tati aurait fait des films d'un humour ravageur à partir de mes premières maisons ! ». Il ajoute : « Mais de même, j'ai souvent précisément pensé à Tati en faisant la Fondation Cartier. ». Et Jean Nouvel est aussi l'architecte de l'Institut du Monde Arabe, du Musée du Quai Branly et de la Philharmonie de Paris. Il ajoute encore : « Tati, en somme, a introduit chez les architectes un doute, une sorte de peur de la caricature (...) Dans *PlayTime*, la séquence des appartements-vitrines n'est même plus une caricature, c'est vraiment arrivé ! ». *Playtime* sort en 1967 après une dizaine d'année de construction d'une Tativille qui sera presque immédiatement détruite pour ne pas gêner une bretelle d'autoroute qui était prévue à cet endroit – ironie de la modernité – alors même que le cinéaste rêvait d'en faire l'immense studio français qui aurait rivalisé avec Hollywood ou au moins Cinecittà.

Échec à sa sortie en salle et considéré comme un très grand film aujourd'hui, replacer *PlayTime* dans son contexte c'est aussi le comprendre dans la culture visuelle moderne – de sa modernité et notre (post-)modernité ; à la fois critique et visionnaire, il donne tout son sens à l'ambiguïté presque finalement paradoxale de la *modernité*. Revoir *PlayTime* aujourd'hui c'est revoir une image de ce qu'était la modernité ; et en fait il serait tout à fait possible de déplacer ces enjeux à un niveau postmoderne, dans un film qui projette le vieux Paris comme simple simulacre dans des reflets de baies vitrées et qui distrait le touriste d'un jeu de *recognize and enjoy*. Comme disait Jacques Tati – et il serait difficile de le contredire sur ce point : « J'aurai pu appeler ça *le temps des loisirs* mais j'ai préféré prendre *PlayTime*. Dans cette vie moderne parisienne, il est très chic d'employer des mots anglais pour vendre une certaine marchandise : on range des voitures dans des *parkings*, les ménagères vont faire leurs courses au *supermarket*, il y a un *drugstore*, le soir au *night-club*, on vend des liqueurs *on the rock*, on déjeune dans des *snacks* et quand on est très pressé dans des *quick*. ».

Camille Belot

© Camille Belot



Inspiré librement du (très beau) catalogue d'exposition de la Cinémathèque Française - dont l'architecte Frank Gehry aurait pu être mentionné ici. Jacques Tati, deux temps, trois mouvements, Paris, 2009.

FAÇON

L'écoféminisme ou la mort

J'utilise ici les termes binaires « homme » et « femme » mais ceux-ci sont compris en tant que groupes socio-politiques et non de manière essentialiste.

Bien que le terme n'ait jamais été totalement approprié en France, et ce malgré une longue histoire de luttes et d'initiatives liées à cette mouvance, l'écoféminisme surgit de plus en plus régulièrement autour de nous, et s'insère progressivement dans l'espace public. On parle des sorcières, on parle des convergences entre le féminisme et l'écologie, on s'inquiète parfois de ce que cela signifie pour l'image de la femme et son lien à la nature – tout cela ne s'exprime pas forcément en termes d'« écoféminisme », mais s'y inscrit, et ce peut-être parce que nous vivons une période charnière dans l'histoire du monde et que les questions de survie, de réparation et de justice se posent de manière urgente. L'écoféminisme, à mon sens, émerge parce qu'il est capable d'y répondre – ou du moins, d'essayer.

Mais qu'est-ce que l'écoféminisme, en réalité ? Néologisme forgé par Françoise d'Eaubonne en 1974, il combine les termes « écologie » et « féminisme » pour signifier qu'il en articule les problématiques. L'écoféminisme, c'est une manière de lier,

des femmes dans la lutte anti-nucléaire : une histoire mal rapportée parce qu'elle concerne des groupes de femmes qui se forment spontanément, sans que ces dernières ne soient forcément politisées, pour défendre un territoire (comme à Plogoff, en Bretagne, en 1980). Aux États-Unis, des figures telles que Starhawk lient à leurs actions une dimension spirituelle forte, qui valorise une réappropriation d'un pouvoir anti-hiérarchique, un pouvoir sacré, né du corps, de la relation à la vie sous toutes ses formes. La lutte y est aussi anti-nucléaire, notamment avec l'action fondamentale de Three Mile Island, en 1980, que la militante Ynestra King raconte dans le recueil cité (« Si je ne peux pas danser, je ne veux pas prendre part à votre révolution » in *Reclaim*, pp. 105-126.) et dont il faut dire quelques mots ici. [...] Cette action constitue un point central du récit et de la mémoire écoféministe, souvent considérée comme la première de ce type, en tout cas officiellement déterminée comme telle. Mais elle est loin d'être le seul exemple.

En Amérique latine, la lutte est acharnée et mobilise des femmes sur des territoires dévastés par la violence militaire et les féminicides. Lorena Cabnal ou encore

Europe, toute la pensée liant les humains.e.s à la « nature » (concrète, et non pas en tant qu'idée ou théorie), a été éliminée de notre manière de vivre et de concevoir le monde. Avec la compartimentation du vivant et le développement de la pensée rationaliste est venue la séparation claire entre deux sphères : la sphère de la culture, de la science désincarnée, de la rationalité extrême, qui interagit avec le vivant sur le mode de la domination et du rapport de pouvoir, supposant une distinction infranchissable entre l'humain et le non-humain, et régie par les représentations d'une certaine masculinité ; et la sphère de la nature, qui regroupe les « Autres », les Autrui de la culture dominante que sont donc les femmes, mais aussi les non-humains, l'environnement, les végétaux, etc... De fait, les femmes ne sont pas intrinsèquement plus liées à la nature que le seraient les hommes : elles y ont été, socialement, historiquement, ramenées, tandis qu'ils s'en détachaient et cherchaient à la conquérir et la surpasser. Ce sont les femmes, et a fortiori les femmes des pays dits du Sud, qui constatent le plus rapidement et souffrent en premier des dérèglements climatiques, des catastrophes naturelles et des conséquences d'accidents de centrales

de relier, dans son appellation même, les sujets, les réflexions et les actions. Faire le lien est un thème central du mouvement, et ce, malgré le fait qu'il soit loin d'être homogène. Dans le recueil de textes écoféministes *Reclaim* ¹, rassemblés par Emilie Hache, Elisabeth Carlssare décrit d'ailleurs l'écoféminisme comme une « variété de positions, reflétées par une variété de voix et de modes d'expression » (« L'essentialisme dans le discours écoféministe », pp. 319-340, p. 320). S'il en est ainsi, c'est justement du fait de « ces voix », car l'écoféminisme est avant tout un mode d'action modelé par le terrain sur lequel il se déploie – il est la réponse de femmes, dont les voix ont été niées, à un contexte particulier, par et pour elles, et simultanément, pour l'ensemble de la planète. Il est la recherche d'une voie d'« unité dans la différence » (p. 340), à la fois particulier et universalisant, il est une réaffirmation (ce terme étant la traduction de « Reclaim ») croisant diverses problématiques, à la fois spirituelle, éthique, de résistance, philosophique, artistique, social et culturel; enfin, au-delà encore de ces diverses facettes, il est le reflet d'une création : celle d'une nouvelle manière d'être au monde et de le penser, qui renverse les stéréotypes et les rapports de domination, en puisant notamment dans l'expérience personnelle, située et quotidienne des femmes, pour créer une nouvelle source de pouvoir – un pouvoir lui aussi défini autrement.

Parler d'écoféminisme en termes généraux devient donc rapidement délicat, et ne rend pas justice à sa réalité riche et diverse. En France et en Europe, l'écoféminisme naît surtout d'une histoire de mobilisations

Maria Ovidia Palechor font partie de ce panel d'activistes fortes et déterminées, qui prônent un féminisme communautaire, à revers du féminisme blanc, bourgeois et occidental, et qui revalorise les pratiques de la terre et culturelles qui font aussi leur identité. Une notion forgée par L. Cabnal est ainsi celle de « corps-territoire et territoire-Terre », qui lui permet d'exprimer cette identification fondamentale, souvent décriée par les détracteurs de l'écoféminisme comme un retour à un lien essentialiste entre femmes et nature – au contraire, il s'agit ici d'un concept politique fort, qui s'inscrit à la fois dans le respect d'une pensée symbolique, et implique la nécessité de défendre tout à la fois les corps humains et la Terre, de ne pas séparer les combats, et de remettre en question le système dans son entièreté.

Il faudrait aussi mentionner les collectifs militants et les chercheuses du Canada, hors des murs universitaires ; les femmes qui établissent des nouveaux modes de vie, comme Sylvie Barbe dans les Cévennes; l'importance des personnes queer et LGBTQI+ dans la création et l'élan de ces initiatives partout dans le monde ; les mobilisations au Japon après la catastrophe de Fukushima ; et toutes ces personnes qui ne s'apposent pas non plus l'étiquette « écoféministe » mais contribuent, par leurs actions quotidiennes, à nourrir ces perspectives de l'intérieur.

Ces perspectives n'ont d'ailleurs rien de nouveau. Elles sont là depuis toujours et dans de très nombreuses aires culturelles, y compris la nôtre, occidentale. Seulement, de la même manière que les sorcières furent chassées au XVIème siècle en

nucléaires ou de tout autre type de pollution. Parce que ce sont elles, statistiquement, factuellement, qui sont dévolues par la société à s'occuper des personnes autour d'elles, de leurs familles, qui doivent s'occuper de la nourriture, de l'espace de vie. Quand celui-ci se dégrade, quand l'eau est polluée, quand les enfants tombent malades, elles en sont les premières témoins. Les initiatives écoféministes naissent du terrain, de la réalité concrète de leurs vies, et non pas d'un mysticisme exacerbé qui les rendraient plus aptes à ressentir la nature. Par ailleurs, parce que mises dans la même sphère, les émotions sont effectivement très représentées dans l'écoféminisme ; à nouveau il s'agit d'une démarche de réappropriation, de revalorisation, et tend à montrer à quel point notre détachement face à ces émotions n'a, en réalité, causé que des torts.

Vivre dans un monde abîmé, au bord de la rupture, comme le nôtre, est un défi quotidien. L'urgence est manifeste et les solutions longues à arriver, les problématiques restent les mêmes et se renforcent. Si l'on n'analyse pas ce système dans son ensemble, et la manière dont il s'est imposé à travers le monde, si l'on ne pense pas sa manière d'interagir avec ces « Autrui » qui sont à la fois sociaux et écologiques, alors nous n'avons aucune chance d'échapper à la catastrophe, ou de reconstruire quelque chose après elle. L'écoféminisme n'est pas une nouvelle tendance : c'est une alternative à prendre au sérieux, à creuser et à questionner, une des seules qui nous permette peut-être encore de vivre et d'imaginer un futur.



PROLOGUE

© Simge Kocturk



ART + ART + ART = CIRQUE

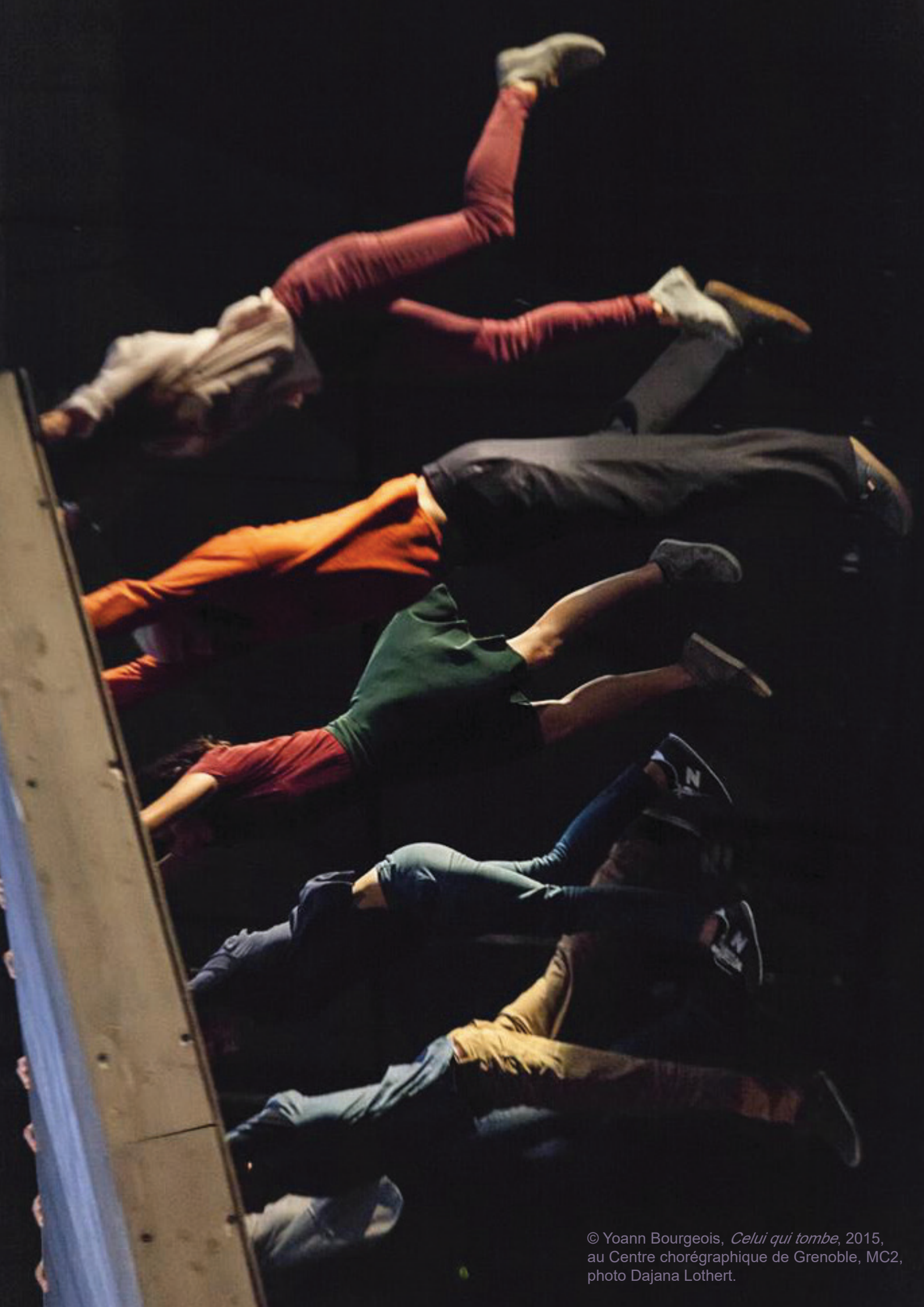
En notre moderne époque, les formes hybrides d'art vivant foisonnent. Entendons par là celles qui remettent en cause les disciplines cloisonnées, qui marchent sur les définitions traditionnelles, se les réapproprient, les retournent et les détournent. Celles qui nous dépassent grâce à leur génie, celles qui sont indéfinissables et qui nous poussent à de longues discussions, ne serait-ce que pour savoir si elles sont cirque, danse, théâtre ou musique... ou bien plus que tout cela réuni. À tel point que les catégories prédéfinies des programmations des salles de spectacle sont repoussées par ces créateurs pluridisciplinaires qui jouent de la multiplicité de leurs talents pour en faire un art intégral, à la forme aboutie et modulable, qui par sa modernité transcendante provoque troubles et frémissements, réflexion et admiration.

Depuis plusieurs décennies déjà, le nouveau cirque s'est constitué en un art entier et reconnu, avec en 1979 son transfert du ministère de l'agriculture (!) à celui de la culture. Inconcevable pour une même discipline d'englober à la fois des dresseurs dont le talent consiste en l'aliénation et l'annihilation de libertés, et de véritables artistes à l'esprit immense cherchant à repousser les frontières du monde connu. C'est pourtant le cas du cirque, dont l'exacte définition est l'occasion de débats sans fin. Loin des chapiteaux et des troupes, le circassien moderne est toujours acrobate, jongleur ou équilibriste, mais ses numéros ne mettent plus en scène une discipline exclusive. Tout compte fait il n'y a même plus de numéros mais bien des spectacles dans lesquels le circassien moderne danse, chante, joue (un rôle ou de la musique), déploie son audace et sa créativité. La scène est le terrain de jeu d'un imaginaire hors norme. On appelle aujourd'hui circassien celui qui sait tout faire, et surtout qui ose tout faire. Mais l'artiste de cirque est bien plus subtil, il n'est pas le showman qui étale fièrement ses prouesses, il est celui qui pioche judicieusement dans son répertoire afin de construire son spectacle à la façon d'une œuvre protéiforme, la plus novatrice qui soit. Ses moyens sont sans bornes, il est le danseur en quatre dimensions, le peintre à la palette infinie.

À chacun son univers, la scène actuelle est riche d'une surprenante diversité. Chaque auteur puise au fond de sa singularité et crée son art propre. Johann Le Guillerm pourrait en être l'étendard tant cette définition correspond à son large usage des arts au service de son système de pensée si complet, de son unique représentation du monde et de la nature, lui l'artiste polymorphe qui expose ses "architextures" mouvantes bien au-delà des scènes. Dans une même lignée, Yoann Bourgeois et son cirque chorégraphique est lui aussi créateur d'agres nouveaux et d'interprétations insolites. Osons aussi mettre en lumière Erwan Hakyoon Larcher, génial danseur, musicien inspiré, circassien moderne, qui d'actes disparates construit son propos et interroge nos entrailles. Puis par-dessus tout la bouleversante revue de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, magnifiquement désordonnée, grandiose, *GRANDE* –, osée. Si intense qu'en franchissant les portes de la salle, au même endroit qu'il y a deux heures, la gravité est perçue différemment, le regard porté sur l'existence en est changé, l'œuvre est ouverte, à compléter. Les artistes sont parvenus à nous rapprocher un peu plus de leur réalité, pourtant commune à la nôtre. Là est la magie de cet art qu'on ne sait plus nommer, tant il est transversal, prodigieux et saisissant.

Ambassadeur du nouveau cirque depuis les années 80, le Cirque Plume mettra, au bout de sa tournée de *La dernière saison*, un terme à sa poétique aventure. Place est faite sous les projecteurs à ce mouvement novateur, libre et authentique, à ce cirque moderne.

Adrien Chupin



© Yoann Bourgeois, *Celui qui tombe*, 2015,
au Centre chorégraphique de Grenoble, MC2,
photo Dajana Lothert.

LITTÉRATURE LA LISEUSE : LA PLACE DE LA MODERNITÉ DANS LES HABITUDES DE LECTURE

Avec la naissance de la liseuse dans les années 1990, le livre numérique devient une réalité exploitable. Des figures de la littérature (française notamment) s'illustrent aux côtés de son évolution, tel Erik Orsenna qui crée en partenariat la société Cytale en 1998. Après quatre ans, son Cybook, un appareil de lecture de livres numériques, terminera sa carrière. Mais la « liseuse » ne se déclare pas vaincue pour autant.

UNE LISEUSE NUMÉRIQUE, POUR QUOI FAIRE ?

Certains lecteurs y ont vu la possibilité d'un accès à une multitude d'ouvrages pour un minimum d'encombrement (et dans une société urbaine qui voit les logements rétrécir, chaque espace compte !). Dans la même logique de stockage, la possibilité d'un très large choix de titres à emporter partout séduit également (3 millions de titres disponibles sur certains sites commerciaux). Une liseuse ne sert en effet pas à lire un livre ou deux. En sus de ce large choix de titres, son poids plume (l'équivalent d'un seul livre de poche ; la dernière Kobo H20 par exemple pèse 207 g) induit une mutation des habitudes, celle de glisser vers une lecture numérique sur le long terme.

Les batteries longue durée permettent une utilisation de plusieurs semaines d'affilée (à l'instar de la liseuse Kobo Forma). L'évolution se poursuit. Les écrans sont plus doux pour la vue et les caractéristiques se multiplient : module de température de couleur automatique, imperméabilité, lecture nocturne adaptée, protection de la lumière bleue, etc.

LIRE AUTREMENT ... À QUEL PRIX ?

Les nombreux avantages ont un coût ! Les liseuses se modernisant, la technologie fournie appelle une hausse non négligeable des tarifs proposés. La liseuse Forma déjà citée pour sa grande autonomie est vendue plus de 279 €. Des liseuses sont néanmoins accessibles à des tarifs moins onéreux (plus ou moins 100 €).

Le coût concerne aussi les titres ! Lorsqu'un roman broché paraît, son prix avoisine les 20 € tandis que celui d'un ebook oscille entre 8 et 13 € environ. Quand ce même titre paraît en édition de poche, son prix diminue ; le prix d'un ebook reste quant à lui plus ou moins identique. Les livres numériques s'échangeaient aussi plus facilement il y a

quelques années. Les formats (e-pub par exemple) sont davantage verrouillés de nos jours. L'exportation de tels fichiers s'avère parfois impossible et le partage (libre) se restreint.

UN RAPPORT AU LIVRE EN MUTATION

La lecture dématérialisée appelle des ventes dématérialisées. Une nouvelle habitude d'achats se crée, sans réel impact sur la fréquentation des librairies en apparence.

Avec ses avantages, les utilisateurs de la liseuse déjà conquis le demeurent, séduits par une lecture pratique. Mais la lecture est-elle affaire de commodité ? L'objet même de liseuse ne semble pas voué à surpasser une habitude ancrée de plusieurs siècles de lecture sur papier.

Une troublante réflexion voit le jour. Combien de lecteurs seraient prêts à délaisser le livre papier pour le livre numérique ? Au cours du sondage réalisé pour cet article, pas une seule fois il n'aura été répondu « Et pourquoi pas ? », « Ce n'est pas si mal après tout... ». La liseuse n'est-elle plus en mesure de séduire un lectorat adepte du livre papier ?

Et sur ce point, des remarques amusantes fleurissent telle « Où mettre mon marque-pages sur une liseuse ? ». L'humour masque en réalité un désintérêt pour la liseuse. Celle-ci s'est déjà offert une clientèle, et force est de constater que les ventes stagnent sur l'année 2018, ainsi que le constate le site littéraire ActualLitté.

L'ACCÈS À L'AUTOPUBLICATION

La liseuse offre, et c'est peu dire, la possibilité à de jeunes auteurs de faire publier leurs livres sous format numérique. L'autopublication numérique est incontestablement plus accessible que la publication papier. La modernité a du bon !

La modernité n'aura pas cherché à supplanter le livre papier, plutôt à le compléter. La liseuse demeure un objet du quotidien et aujourd'hui, il serait bon de lui offrir une nouvelle évolution : publier en e-book des titres introuvables en papier.

Marie-Amélie Huard de Jorna

C'est dans la revue « Étudiant noir » que parut l'article citant pour la première fois le terme "Négritude" en 1934. Une notion inventée par Aimé Césaire pour représenter sa recherche du "Nègre fondamental", comme il le confia à Françoise Vergès. On pouvait aussi comprendre ce nouveau concept comme le rejet du projet français d'assimilation culturelle imposée aux Noirs, et la dévalorisation de l'Afrique.

En effet, dans une interview avec son compagnon de lutte Léopold Sedar Senghor, Césaire définira la Négritude comme « un mouvement littéraire qui s'est donné pour but d'exprimer les problèmes de l'homme noir sur la base d'une prise de conscience par celui-ci de sa propre et de sa véritable condition ». Voilà comment celui qui a fondé la notion de Négritude la placera dans une case bien précise et bien définie : la littérature. Ce qui correspond à l'idée selon laquelle ce mouvement a été essentiellement poétique. Car il est resté une histoire d'appel à la conscience de ses tenants d'une part et à la conscientisation des Africains d'autre part. Une tâche difficile lorsqu'on sait que certains se sentaient mieux dans la différence désormais avec leurs frères, du fait de leur assimilation de la culture française.

Répondant à notre question sur ce sujet, Sam COOMBES, Professeur invité à la Sorbonne Nouvelle affirme : « Oui il y a certainement une poétique qui est spécifique à la Négritude. Je crois que Sartre l'a assez bien cernée dans sa préface de 1948 lorsqu'il parle d'un certain intérêt pour la nature etc. » On peut encore remarquer le côté poétique de ce mouvement dans les faits : Césaire et Senghor n'ont pas usé de méthodes

autres que l'écriture pour vanter la culture noire et valoriser l'homme noir jusqu'à le porter au même niveau que l'homme blanc. Il y a des textes de Césaire comme *Discours sur le colonialisme*, *Cahier d'un retour au pays natal* et de Senghor comme *Chants d'ombre* et *Ma Négritude*, dans lesquels cette résonnance du mouvement paraît assez forte et très adressée d'ailleurs.

Ce n'est que quelque temps bien après, que ce mouvement dit de reconnaissance de l'identité noire va prendre une tournure politique. Tout commencera avec un détournement de sens du terme "nègre" dont la terminologie va finalement évoluer d'une époque à une autre. Aux États-Unis par exemple on disait "negro" bien avant les années 1950. Par la suite "black" et aujourd'hui on utilise le terme "African American". Mais à l'origine le terme "nègre" était utilisé péjorativement, dans la mesure où son utilisation a été décidée par le monde blanc hégémonique de l'époque. Ce qui poussera ces jeunes intellectuels noirs à se l'approprier à leur tour pour en donner une connotation positive. On retrouve également dans les années 1960 aux États-Unis la naissance du célèbre slogan « black is beautiful ».

La Négritude est devenue un combat politique avec l'idée qu'elle porte une révolution culturelle. C'est ce qu'affirme encore ce Professeur spécialiste des études Postcoloniales : « Je pense que ce mouvement a joué un rôle très important quand il s'agissait de redonner de la dignité à des peuples qui en avaient été privés pendant si longtemps. Il y a sans aucun doute une dimension militante à la Négritude, c'est une arme intellectuelle qui

accompagne un mouvement d'émancipation politique. Il y a donc une dimension idéologique à la Négritude au sens léninien du terme idéologie, c'est-à-dire une idéologie non pas de mystification comme Marx avait décrit le mode de pensée imposé par la bourgeoisie en Europe, mais une idéologie au sens de moyen de rassembler les gens autour d'un projet politique dans le but de se battre contre l'oppression. »

On peut se souvenir encore des propos de Césaire : « C'est l'histoire qui fait la conscience, mais dialectiquement, c'est aussi la conscience qui pèse sur l'histoire ». Mais de quelle histoire s'agissait-il ? La littérature a participé plusieurs fois aux mutations sociales qu'a connues l'humanité, et l'histoire dont il est question ici, n'est autre que celle du peuple noir de l'Afrique en Amérique en passant par les Antilles. Des organisations qui prendront la forme de mouvements politiques au fur et à mesure que les revendications trouveront leur place au sein des grandes classes politiques existantes et susciteront de grands débats parlementaires. Une bataille qui engagera plusieurs acteurs politiques à travers le monde : des hommes et des femmes noirs consacreront leurs vies à lutter contre l'acculturation et l'invasion de la culture étrangère au sein de leurs sociétés. C'est la naissance de ce qu'on appellera le « panafricanisme », un mouvement engagé dans la promotion de l'indépendance de l'Afrique en soutenant la solidarité entre les personnes d'ascendance africaine.

Albien Gakegni

LA NÉGRITUDE : DE LA POÉTIQUE À LA POLITIQUE

LITTÉRATURE

L'ère contemporaine est une ère de libération de la femme et de ce qu'elle subit. Pourtant certaines se sentent ignorées, malgré les cris qu'elles tentent de faire entendre depuis des années. Après avoir braqué les projecteurs sur les stars hollywoodiennes ayant porté le #MeToo, il est peut-être temps d'écouter toutes les voix qui dénoncent toutes les épreuves que peuvent endurer les femmes, au quotidien. Écoutons les Endogirls.

« ça ferait du bien aux malades que les gens s'interrogent. » - Christelle

Qu'est-ce que l'endométriose ? Faut-il d'avoir la réponse a priori, ce devrait être la première question posée dans l'article, et dans l'esprit de nos 7 milliards de colocataires. Seuls quelques rares individus semblent connaître la simple existence de cette maladie. Pourtant, l'endométriose c'est 1 à 2 femmes sur 10. Cinq à dix pour cent de la planète souffre en silence depuis au moins deux siècles.

« L'endométriose touche autant de personnes que l'asthme et le diabète. » - Les Memsettes

Ces femmes, nous les connaissons tou.te.s. Elles souffrent mais ne peuvent rien dire. Par tabou diront certain.e.s. L'appareil génital de la femme est concerné, tout comme sa sexualité ; il faut bien sûr faire comme si tout cela était inexistant. Elles doivent se battre presque secrètement et personne ne semble reconnaître cette maladie qui un beau jour frappe à leur utérus, prend de plus en plus de place jusqu'à en devenir un douloureux élément central, pour ne les quitter le plus souvent qu'à la ménopause. La période où la femme est menstruée est majeure et laisse suffisamment de temps pour causer d'importants dégâts physiques et émotionnels. Oui ces femmes ont affreusement mal pendant leurs règles et non, ce n'est pas normal. N'en déplaise à nombre d'hommes et de femmes, mais aussi de médecins, dont certains pas plus renseignés sur la question que beaucoup d'entre nous. Car non, en France les médecins ne sont pas convenablement formés à la détection et à l'accompagnement de l'endométriose. Les symptômes sont méconnus car propre à chaque malade (le symptôme le plus courant étant de grosses douleurs au moment des règles provoquant parfois nausées, malaises etc) , la plupart des médecins peu à l'écoute, l'attente très longue, les examens, pénibles.

« Chers médecins, formez vous [...]. Ne négligez pas une femme qui se plaint de douleurs au moment des règles, ne prescrivez pas la pillule à une ado [...] et passez la main sans égo. Si c'était un cancer, vous le feriez. Ayez cette même conscience de l'urgence et de la sévérité de la chose. » - Alterendo

La maladie en elle-même est éprouvante, incurable, et méconnue de tous y compris de son entourage à qui il faut souvent rappeler que l'on est réellement malade, que ce qui ne se voit pas existe pourtant bien, qu'on ne se sent pas malade uniquement pendant les règles, comme le rappelle Christelle.

« L'endométriose était appelée hystérie il y a peu encore, parce qu'avant de crier haut et fort notre souffrance, on continuait de nous dire que c'était dans la tête » @Superendogirl

Les souffrances morales sont donc tout aussi présentes que les souffrances physiques. Il faut souffrir, souffrir en silence, accepter l'ignorance de son entourage, du corps médical, l'absence de recherches, le désintérêt des médias et des politiques, accepter des traitements non-curatifs contraignants, difficiles pour le corps et pour l'esprit comme c'est le cas des Fécondations In Vitro, seule infime chance pour les EndoGirls d'avoir un enfant.

« On a bien compris, puisque c'est une maladie de femmes, ça ne vous intéresse pas. Comme chacun sait, tout cela est dans leur tête, pauvres êtres fragiles, qu'elles prennent une bouillotte. Tout le monde est d'accord pour dire que si c'était une maladie d'hommes, il y aurait déjà un traitement. » @Superendogirl

L'histoire d'Éloïse et de son endométriose illustre tristement bien cette méconnaissance de certains professionnels de santé. À l'âge de 16 ans, après de nombreuses consultations pour des règles douloureuses non prises au sérieux, son médecin lui annonce, suite à une simple prise de sang, qu'elle est atteinte de l'endométriose et qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre, qu'elle doit se préparer à partir, merveilleux euphémisme pour annoncer à une jeune-fille qu'elle va mourir à cause d'une maladie dont il ne connaît rien. Bien qu'imprévisible, l'endométriose n'est pas une maladie mortelle. Ce médecin, par son ignorance, place une épée de Damoclès supplémentaire et infondée au dessus de la tête d'une jeune fille.

Les EndoGirls sont une communauté, elles ont leur couleur, le jaune, leur symbole, leur Endomarch, leur vocabulaire, leurs références, leur hashtag #Imlin10, leur réseau. C'est une communauté certes, mais pas communautariste. Elles ne demandent qu'à parler ; ou plutôt elles ne demandent qu'à ce qu'on les entende. Elles sont courageuses et fortes mais malades. Chacun peut briser le silence qui voile et ternit tout, et surtout leur vie. Tendez l'oreille, s'il vous plaît. Et enfin écoutons les malades de l'endométriose.

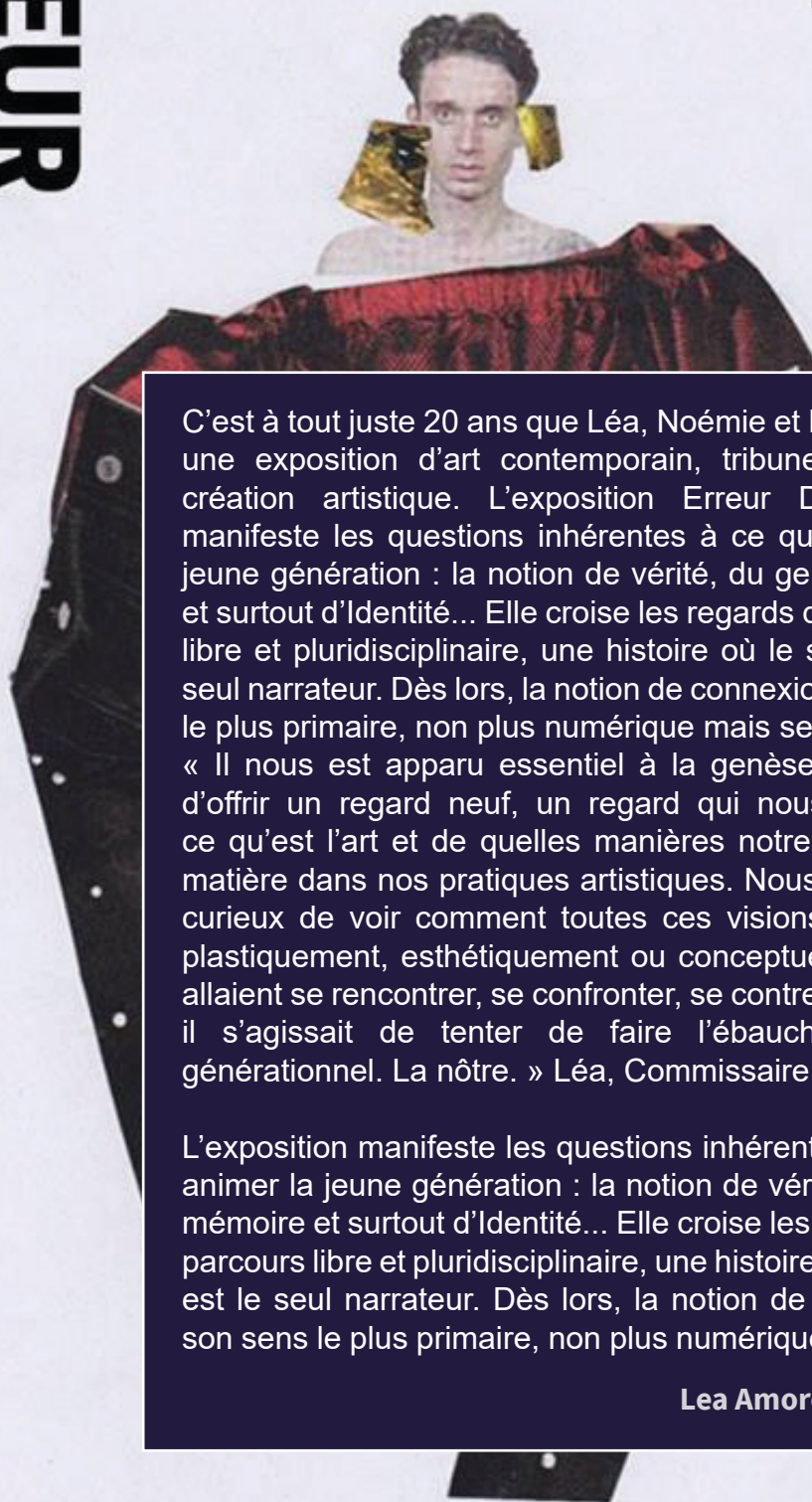
Valentine L. Delétoille

#BALANCETONENDO

PORTRAIT

ERREUR D'AUTHENTIFICATION

EXPOSITION
27-28 avril



C'est à tout juste 20 ans que Léa, Noémie et Mahaut, montent une exposition d'art contemporain, tribune pour la jeune création artistique. L'exposition Erreur D'Authentification manifeste les questions inhérentes à ce qui peut animer la jeune génération : la notion de vérité, du genre, de mémoire et surtout d'identité... Elle croise les regards dans un parcours libre et pluridisciplinaire, une histoire où le spectateur est le seul narrateur. Dès lors, la notion de connexion revêt son sens le plus primaire, non plus numérique mais sensoriel.

« Il nous est apparu essentiel à la genèse de l'exposition, d'offrir un regard neuf, un regard qui nous appartient, de ce qu'est l'art et de quelles manières notre époque devient matière dans nos pratiques artistiques. Nous étions vraiment curieux de voir comment toutes ces visions aussi diverses plastiquement, esthétiquement ou conceptuellement parlant, allaient se rencontrer, se confronter, se contredire. Finalement il s'agissait de tenter de faire l'ébauche d'un portrait générationnel. La nôtre. » Léa, Commissaire de l'exposition.

L'exposition manifeste les questions inhérentes à ce qui peut animer la jeune génération : la notion de vérité, du genre, de mémoire et surtout d'identité... Elle croise les regards dans un parcours libre et pluridisciplinaire, une histoire où le spectateur est le seul narrateur. Dès lors, la notion de connexion revêt son sens le plus primaire, non plus numérique mais sensoriel.

Lea Amoros pour Tourdille

MUSIQUE

L'intelligence artificielle, de "Google Assistant" aux générateurs de mélodies, n'ont pour objectif que d'imiter les capacités du cerveau humain, machine jusqu'alors la plus complexe jamais connue, pour nous "faciliter" la vie. S'il est possible de comprendre l'utilisation de ces outils dans le domaine de l'ingénierie et du commerce, il est étonnant de voir que les recherches actuelles se penchent et permettent la création d'Intelligences Artificielles capable d'assister l'être humain dans son processus de création.

Il s'agit pour les chercheurs d'entraîner la machine à la manière d'un humain. Tout comme le cerveau, le réseau ne fonctionne pas sans stimulation ou entraînement et il serait impossible pour ces Intelligences Artificielles de produire des résultats sans ces deux paramètres. Un système d'Intelligence Artificielle ne peut pas, à l'inverse de notre cerveau, lire des informations de diverses formes et formats : il faut dès lors pouvoir convertir toutes les données que l'on souhaite intégrer à la machine dans un format que celle-ci pourra lire, interpréter, et utiliser. Un outil dans le domaine musical a particulièrement attiré mon attention : un générateur capable de transformer un morceau de Bach en morceau de reggae en conservant les caractéristiques du morceau de base (la DATA) tout en appliquant



le style caractéristique du reggae. Ce système est le fruit de la collaboration de plusieurs intelligences artificielles. La structure est la suivante : une intelligence artificielle correspond à un style, et les morceaux passeront par l'Encoder, qui conservera les caractéristiques type d'un genre musical, puis par le Décodeur, qui adaptera les arrangements, la tonalité du morceau pour la faire correspondre au mieux au morceau d'origine. Cet outil permet donc de pouvoir appliquer à n'importe quelle DATA implantée par l'utilisateur un style différent. Ce système, comme les autres outils permettant d'assister la création musicale, est totalement dépendant, pour le moment, des données implantées dans le système et de la volonté de son utilisateur. Vous pouvez vous rassurer, la création reste donc entre les mains du musicien. La récente collaboration d'un musicien avec des Intelligences Artificielles pour composer "Hello World", la question de notre dépendance à la technologie se pose, atteignant aujourd'hui une des facultés dites proprement humaines : la créativité.

Inès Tourdille

LA PLAYLIST (NOUVELLE) NOUVELLES VAGUES

- par Adélaïde Plancoulaine

CHARLOTTE ADIGÉRY - HIGH LIGHTS

La musique de Charlotte Adigéry est un véritable ovni moderne. Avec son nouvel EP Zandoli, l'artiste belge mélange sonorités froides et métalliques, avec une pop chaude et envoûtante. Le clip de « High Lights » est à voir tant il est beau et décalé.

RUDY DE ANDA & HANNI EL KHATIB - JEALOUS GUY

L'EP Rudy & Hanni a été la belle surprise de cette Saint Valentin 2019. C'est la première fois que les deux artistes travaillent ensemble et le fruit de leur collaboration est plus que savoureux. Deux titres : « Plastered Beach » et « Jealous Guy », une reprise psychédélique et autotunée d'un titre de John Lennon. C'est ça la modernité !

SLOWTHAI & MURAMUSA - DOORMAN

Slowthai est aussi l'une des grandes révélations rap londoniennes de cette année ! « Doorman » va à mille à l'heure, dans une course effrénée et anxiogène. Il te donnera envie de te battre ou de pogoter ; un jus de bagarre unique et encore inégalé.

FLOHIO & MEDESELEKTOR - WEALTH

Flohiio fait partie de la nouvelle scène rap anglaise suivant les traces de Little Simz ; la rage dans la voix et des sonorités dans l'urgence. Après quelques titres appréciés en 2018, elle revient avec ce titre « Wealth » en collaboration avec Medeselektor, présage d'une belle année à venir.

La modernité dans l'œil de l'humanité est toujours perçue comme un eldorado auquel on s'accroche pour ne pas sombrer dans une folie irréversible, motivée par l'absence de postérité et l'impatience des progrès techniques. Dans le cinéma comme dans l'industrie, l'Homme projette ses peurs viscérales et ses angoisses refoulées sur une toile derrière laquelle bat son cœur, noué par l'ivresse de la découverte. Comment peut-on envisager une société sans progrès ? Impossible. Dépendant de la nouveauté, l'Homo Sapiens, dans son avidité malade et sa curiosité sans borne, complétera de manière obsessionnelle le vide qu'il ressent face à une existence complexe. Avancer, tête baissée, dans le brouillard hivernal, glacial, de l'inconnu. Car c'est bien cela la problématique, sortir de l'hiver aux serres acérées pour entrer sereinement dans un printemps aux senteurs de lilas, héritier d'un monde défectueux. La modernité comme un main tendue, tantôt nous tirant dans nos plus misérables recoins, tantôt nous montrant notre visage sous une lumière divine, comme pour mieux nous convaincre de notre sempiternelle beauté. Partagé entre sa soif de pouvoir et son irascible volonté de guérir le monde, Homo Sapiens sommeille dans une fournaise gelée, un volcan somnolent ou encore dans un nid de vautours assoupis. Ce vertige, la peur de tomber de haut sans pouvoir se relever, telles sont les affres viscérales qui étreignent les humains. Entre reconnaissance, progrès et auto-destruction, l'Homme moderne et moderniste en oublie ses convictions humanistes, les jambes tremblantes dans le blizzard qui frigorifie sa culture et efface dans la neige diaphane son émerveillement pour la sobriété de l'être.

Aveuglés par notre avarice, nous sommes à court de vivre dans un désert fait de métal et de béton, où l'esprit et la rêverie flâneuse disparaissent dans le vent cotonneux qui caresse nos joues blêmes. L'âme ne s'élève plus, elle rampe, désespérée, dans une société où la modernité prometteuse et idyllique meurt lentement au profit d'un progrès qui tire le rideau sur une scène où un spectacle grandiose, celui de l'Humanité fleurissant doucement, était en plein triomphe.

Pendant l'entracte, au milieu de ce vent diffus, sourd, la seule luciole visible se nomme Art.

« Ars Gratia Artis » ou « L'Art pour l'art », une formulation propre à la Metro-Goldwyn-Mayer qui, avec le temps, transporte en elle une notion de pureté immuable. La source la plus claire, la plus transparente qui puisse couler entre nos mains d'enfants curieux, sera abondante quand l'humanité, dans sa plus simple conception de l'art et du progrès, créera ses plus belles œuvres et ses plus beaux projets, en dehors de toute considération financière ou égoïste. Un courant novateur, une vague engloutira les vieilles conceptions du monde, et ne pourra appeler qu'à une élévation intellectuelle et artistique dans un monde flirtant de plus en plus avec l'obscurantisme.

La modernité, lame à double tranchant, cisaille la plus épaisse des armures, la plus stable des murailles, le plus gelé des cœurs. Elle fait courir sa pointe sur la joue rosée par le froid de l'Art, de la conception humaniste de l'Humain, de son penchant sensible. Ses yeux révoltés laissent apparaître une cupidité effrayante, une antipathie cruelle. Les couleurs auparavant éclatantes des tableaux qui tapissaient la pièce coulent le long des murs blêmes, s'incrustant dans un parquet déjà vieilli. Le château qui autrefois abritait les plus brillantes des idées humaines, les choix les plus raisonnables, les penseurs les plus féconds, s'écroule sous le pied accusateur d'un enfant n'arrivant pas à dormir. La nuit n'est plus, le monde est blanc, désespérément, et le restera jusqu'au jour où la main sanglante de la raison poussera le décor ridicule de la Comédie Humaine, dans un ultime élan de révolte, dans un ultime élan de liberté.

Loan Peuch

PARENTHÈSE

EXPOSITION

Plongés dans un univers muséal encore inconnu pour moi, on pénètre l'œuvre, circulons autour, bougeons avec elle, nous lui courons après, baignés dans une musique si enivrante qu'elle en deviendrait presque pesante.

Courant décembre, j'ai assisté avec un groupe d'étudiant.e.s de la Sorbonne Nouvelle à l'exposition "Gustav Klimt" à l'Atelier des Lumières, dans le 11^e arrondissement de Paris. Comme l'ensemble du groupe, j'avais entendu parler pendant des semaines de cette exposition à "ne pas rater", comme beaucoup d'autres lorsqu'on vit à Paris, et je n'avais ni attentes, ni appréhension. Après avoir attendu un long moment, traversé la queue, et être enfin entré dans le musée, le groupe se sépare, et chacun.e entre peu à peu dans une salle qui m'offrira une expérience muséale encore jamais vécue auparavant. Sans avertissement, ni guide, les spectateurs.trices sont enfermés.e.s dans une salle où l'exposition a pris vie, littéralement. Loin du monde du musée sacralisé, du "ne touchez pas" et des barrières entre les œuvres et nous, cette exposition fait entrer le public et les différents artistes en contact. Pour vous en donner un avant goût, l'Atelier des Lumières projette, couvrant intégralement

l'espace du sol au plafond sous forme de films évolutifs les œuvres des artistes exposés, avec un jeu scénographique et audiovisuel permettant une immersion totale des visiteurs. Aucune parcelle de cette salle aussi grande qu'atypique avec son petit passage d'eau et sa mezzanine n'est laissée de côté par les projecteurs. La médiation est subtile, et c'est peut-être là toute la modernité de ce lieu. L'espace d'échange autour de l'œuvre est continu, prend des formes aussi bien visuelles que corporelles. Les enfants comme les parents et étudiants jouaient avec les ombres, se déplaçaient en voyant un détail s'éclaircir sur une partie du mur ou une forme en noir et blanc prendre de la couleur. Chacun.e s'étonnait, riait ou avait peur, mais l'espace de communication était d'une liberté encore jamais rencontrée au musée, puisque nous étions tous des anonymes noyés dans l'œuvre.

Tourdille

Cette exposition était proposée par le Panier Culturel de Décembre du Service d'Action Culturelle. Profitez vous aussi d'un panier culture chaque année avec expositions, livre ou BD et pièces de théâtre à prix réduit en vous inscrivant ici :

<http://www.univ-paris3.fr/le-panier-culture-514168.kjsp>

Le service d'Action Culturelle vous propose également des ateliers totalement gratuits sur le campus Censier : exploration vocale, initiation au théâtre, reportage vidéo et bien d'autres encore ! Les résultats des ateliers sont alors exposés à la fac, avec une semaine dédiée aux réalisations des étudiant.e.s sur le Campus. Leurs nombreuses actions permettent un accès facilité à la culture aussi bien dans son offre que dans sa pratique à l'ensemble des étudiant.e.s de la Sorbonne Nouvelle. Pour les plus réticent.e.s d'entre vous, pour ceux qui pratiquent déjà et ont envie de voir leur(s) projet(s) éclore(nt) mais ne savent pas où donner de la tête : le service culturel est aussi là pour vous. Contactez-les pour bénéficier d'aides au lancement de projet !

Bureau 18
13, rue Santeuil
75005 PARIS

[info.culture@
sorbonne-nouvelle.fr](mailto:info.culture@sorbonne-nouvelle.fr)

01 45 87 42 97



ÉCRIRE POUR NOUVELLES VAGUES

Pour rejoindre l'équipe de Nouvelles Vagues, contactez-nous dès maintenant à l'adresse journalparis3@gmail.com ! Nous recherchons toujours des rédacteurs et des rédactrices, des bénévoles pour la communication et l'administration ou encore pour le graphisme ou l'illustration. Nous accueillons aussi des étudiants et étudiantes en U.E. Valorisation de l'Expérience Associative. N'hésitez pas !

Et retrouvez des compléments à ce numéro - et plus encore - sur le blog :

nouvellesvagues.blog

